

Gyp à travers ses *Souvenirs*, ses contemporains et ses biographes

ÁNGELA MAGDALENA ROMERA PINTOR

Universidad Nacional de Educación a Distancia
aromera@flog.uned.es

Resumen

El presente artículo se ocupa de Gyp, pseudónimo literario de Sibylle Gabrielle Riquetti de Mirabeau, Condesa de Martel (1849-1932), con objeto de estudiar la imagen que la autora proporciona de sí misma a través de sus memorias (*Souvenirs d'une petite fille*), la que ofrecía a la sociedad de su tiempo a través de la prensa del momento o los comentarios de sus contemporáneos, como Anatole France, así como la que ha legado a la posteridad, según se recoge en las biografías más recientes que se ocupan de Gyp. La combinación de estas tres representaciones de Gyp ofrece un retrato bastante aproximado de la autora, al tiempo que nos permitirá comprobar hasta qué punto las distintas representaciones de Gyp se forman a partir de una combinación de factores, tales como la concepción epocal o la mirada del sujeto, entre otros.

Palabras clave

Escritoras de la literatura francesa, Gyp, Recuerdos, biografía.

Abstract

This article concerns Gyp, nom de plume of Sibylle Gabrielle Riquetti de Mirabeau, Comtesse de Martel (1849-1932), with the aim of studying the author's image offered by herself in her memoirs (*Souvenirs d'une petite fille*), the author's image given by the press of her time and by her contemporaries, such as Anatole France, as well as the one portrayed in the most recent biographies about Gyp. All these depictions of Gyp, once combined, offer a reasonably rounded portrayal of the author and will allow us to verify to what extent the different representations of Gyp are shaped through a combination of factors, such as the epochal conception or the subject's view, amongst others.

Key words

Female writers of French literature, Gyp, Memoirs, biography.

1. Introduction

La Comtesse de Martel (1849-1932), arrière-petite-nièce du grand Mirabeau¹, plus connue sous le pseudonyme littéraire de Gyp, obtint dans son temps un succès qui contraste avec l'oubli presque absolu où elle est tombée de nos jours, non seulement de la part du public moderne, mais aussi de la critique en général. L'intérêt pour son œuvre², très abondante et variée, s'est pratiquement réduit à quelques ouvrages dits sentimentaux et à sa biographie. Et pourtant à son époque, l'expectation que suscita la parution de ses mémoires découle de l'extraordinaire popularité atteinte par cette aristocrate, toujours spirituelle et souvent polémique. Dans ses *Souvenirs d'une petite fille* la romancière nous découvre son enfance, sa formation, son singulier rapport avec Aymard de Gonnevillle, son grand-père, ainsi que l'antagonisme avec sa mère, Marie le Harivel de Gonnevillle. Elle se plaît aussi à étaler ses idées et ses goûts, ses passions et ses aversions, sa personnalité et son langage argotique, celui-ci transcrit dans de nombreux dialogues qui rappellent sans doute ceux de ses héroïnes.

Nous commencerons donc par présenter cette première image recueillie dans ces mémoires, c'est-à-dire l'image que Gyp avait conservée d'elle-même (peut-être faudrait-il ajouter aussi: celle qu'elle voulait léguer à la postérité). Il nous a semblé important de compléter cette image avec celle que ses contemporains nous ont laissée d'elle dans de nombreux articles qui s'occupent de l'auteure et de son œuvre. Dans ce contexte, nous aborderons, entre autres, les impressions de l'un de ses amis, Anatole France, qui lui consacra plusieurs articles et un chapitre intitulé "La sagesse de Gyp", paru en 1890 dans *La vie littéraire*. Une dernière image de l'auteure nous est fournie par trois ouvrages récents qui récupèrent la vie et l'œuvre de la Comtesse de Martel, et dont nous ne retiendrons que les traits les plus significatifs de sa personne. Le tout nous permettra de dresser un portrait assez ressemblant de cette singulière femme de lettres et de vérifier à quel point le regard du sujet et la perception épocale, entre autres facteurs, déterminent la représentation d'un même objet et façonnent son image.

1 Son arrière-grand-père est André Boniface Louis Riquetti, vicomte de Mirabeau (1754-1792), appelé "Mirabeau-Tonneau", frère cadet d'Honoré Gabriel Riquetti: "– Vous êtes la petite-fille du grand Mirabeau?... – Non... La petite-nièce... mon père était le petit-fils de Tonneau" (Gyp, 1928: 102).

2 Son premier grand succès fut le *Petit Bob*, une suite de dialogues pleins d'esprit et d'humour critique, qui deviendront le trait distinctif de ses ouvrages. En fait, Gyp fut considérée comme la rénovatrice du *roman dialogué*, présenté en scènes, comme dans *Elles et lui*, *Eux et elles*, *Joies conjugales*, *Ce que femme veut*, *Mariage civil*, *Les séducteurs*, *Autour du mariage*, *Autour du divorce*, *Le treizième...* Elle écrira des pièces (*Mademoiselle Ève*) et des romans mondains, qui conservent l'esprit vif et argotique de ses dialogues. Gyp demeure la créatrice de jeunes héroïnes modernes, aussi bien pour leur langage que pour leur audace et mépris pour les convenances (*Le mariage de Chiffon*, *Loulou*, *Miquette*, *Une passionnette*, *Cricri*, *Napoléonette...*). Son humour spirituel et moqueur sera aussi toujours présent dans ses pièces et ses romans à clef et à thèse, où elle déploie avec encore plus de raillerie sa critique sociale et politique (*Monsieur le Duc*, *Ces bons docteurs*, *Ho hé les dirigeants*, *Le Druide*, *Les Psychologues*, *Tout à l'égout*, *Les Profitards...*), ainsi qu'un nationalisme et un antisémitisme militants (*Le journal d'un philosophe*, *Les gens chics*, *Le baron Sinaï*, *Israël*, *Le journal d'un grinchu...*).

2. L'image de Gyp dans ses mémoires: *Souvenirs d'une petite fille*

Les *Souvenirs d'une petite fille* de Gyp, dédiés à Philippe Barrès, le fils du grand ami de Gyp, parurent périodiquement dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1927, jusqu'à ce que, tel que l'explique Robert Parisot³, la publication fut arrêtée pour ne pas heurter ceux qui pouvaient se sentir ridiculisés dans ces mémoires. Calmann-Lévy lança les *Souvenirs d'une petite fille* en deux volumes: le premier –qui commence avec la naissance de Gyp– recueille les cinq premières parties des mémoires, publiées séparément dans la *Revue des deux Mondes*. Le second volume, paru en 1928, commence quand l'auteure a 10 ans, c'est-à-dire à partir de la sixième partie des *Souvenirs* publiée dans le tome 40 de ladite revue, et termine quand Gyp atteint l'âge de 14 ans. La suite de ces mémoires aura comme titre *Au temps des cheveux... et des chevaux*. Elle commence quand Gyp a 16 ans, c'est-à-dire vers 1865, et termine peu après l'armistice de 1871, quand la comtesse de Martel rentre à Nancy avec son mari. Cette suite sera aussi publiée périodiquement en 1927 dans la revue *Les Annales politiques et littéraires*, ainsi que recueillie plus tard par Calmann-Lévy en 1929.

Il nous intéresse ici de relever tout d'abord la question du physique de l'auteure puisqu'il s'agit d'un sujet qui marquera en grande mesure l'enfance de Gyp et, en conséquence aussi, la perception que l'écrivaine avait d'elle-même. Force est de constater que l'auteure attache une attention particulière à son physique et à l'impression qu'il éveille au fur et à mesure que son corps se développe.

Dans un premier moment, vers l'âge de six ans, elle se sent forte et musclée⁴, grâce à la gymnastique que son grand-père lui faisait faire. Cette image d'elle-même lui plaît et ce ne sera que plus tard, vers l'âge de dix ans, qu'elle commencera à devenir consciente de la soudaine disproportion de ses membres, trop longs et trop minces, et surtout de son nez. Désormais, dans toutes les descriptions que Sibylle fait d'elle-même, on retrouve toujours une allusion à son grand nez: "je ne me trouve pas jolie!... J'ai un long nez, des cheveux châains bouclés, et une grande bouche qui rit toujours" (Gyp, 1927, Tome 38: 66). La petite semble l'accepter comme trait distinctif de son visage et n'éprouvera aucun embarras à le reconnaître publiquement: "Mais j'peux pas faire une reine jolie et poétique (...). Est-ce que vous voyez Esther avec mon pif?" (Gyp, 1928: 167). Vers douze ans son nez s'allonge encore. Sa mère surtout, mais aussi ses grands-parents, la trouvent alors décidément laide et le lui font observer ouvertement:

3 "Sur le tard, Gyp a eu l'idée d'écrire ses souvenirs d'enfance. (...) Les gens qu'elle a mis en scène, parents ou étrangers, jouent parfois un rôle quelque peu ridicule dans les *Souvenirs* de M^{me} de Martel, et, chose grave, ils nous sont présentés sous leur nom. (...) Mais beaucoup d'entre eux ont laissé des descendants, qui n'ont pas caché à Gyp leur mécontentement. On s'explique ainsi que la *Revue des Deux-Mondes* ait arrêté la publication des *Souvenirs d'une petite fille* et que le second volume ait tardé à paraître" (Parisot, 1930: 292-3).

4 "Je me sentais élastique et forte. (...) je me trouvais l'air solide avec ma tête tondue, ronde comme une bille, mes épaules larges, et mes jambes trop musclées" (Gyp, 1927, Tome 38: 373).

Depuis six mois environ, (...) j'étais harcelée d'observations sur mon physique. – Tourne-toi un peu de profil – me disait ma mère (...) – Son nez s'allonge tous les jours!... C'est épouvantable!...
– Regarde-moi un peu en face!... – demandait Grand'mère– C'est curieux!... il me semble qu'autrefois tu avais les yeux plus grands!... (Gyp, 1928: 308-9).

Du moment que surtout sa mère lui répète sans cesse qu'elle n'est pas jolie, il n'est point surprenant que Gyp ait conservé dans ses souvenirs l'image d'une petite fille laide. Même son oncle Gabriel, marquis de Mirabeau, lors d'une visite chez le grand-père de Sibylle, le commentera sans aucun fade: "Pour l'instant, elle est laide... Elle me ressemble! (...) mais tu ressembles surtout à ton père, qui était le plus réussi des Mirabeau... tu seras peut-être jolie... tout arrive" (Gyp, 1928: 216-8). Plus tard, à seize ans, on lui répétait encore et toujours la même chanson. L'auteure se plaint avec quelque ressentiment des effets néfastes que cette attitude de mépris et de mésestime avait sur la personnalité d'une adolescente. Gyp l'expliquera dans la suite de ses souvenirs d'enfance, *Au temps des cheveux... et des chevaux*, où elle reprend ses souvenirs à partir de ses seize ans:

Quand, du matin au soir, on répète à une fille de seize ans, qui n'est nullement disposée à se gober, qu'elle est laide, disgracieuse, maladroite et agaçante à voir, il est impossible qu'elle n'admette pas que c'est presque la vérité. D'autant plus que je me rendais bien compte que mon nez et ma bouche grandissaient, (...) que j'avais la voix trop basse et les bras trop longs. Agile, forte, souple, (...) j'aurais 'réussi' dans un cirque beaucoup mieux (Gyp, 1927, N° 2283: 326).

Sibylle était pourtant bien mignonne avant son développement. C'était un fait reconnu par son entourage, qui lui faisait observer en toute bonne foi combien elle avait été jolie avant de commencer à grandir et à se transformer en adolescente gauche, longue et maigrichonne: "Alphonse de Roquefeuil, en qui j'avais pleine confiance, me disait souvent: 'Vous qui étiez une si jolie petite fille...' ou encore: 'Vous avez été bien jolie quand vous étiez toute petite'..." (Gyp, 1927, Tome 39: 419). Sans doute, Gyp a dû trouver qu'elle avait été certainement une très jolie fillette, du moment qu'elle a tenu à publier son portrait à six ans dans les deux volumes de ses *Souvenirs d'une petite fille...*



Il y a, au demeurant, un autre trait qui la caractérise et qui vient ajouter une singularité de plus à sa personne, celui de sa myopie: “Moi, qui suis myope, sans que ma famille en ait le moindre soupçon, je ne distingue rien du tout” (Gyp, 1927, Tome 38: 57). La mention à sa myopie sera reprise en passant le long des mémoires à plusieurs reprises: “une sorte de poussière que je n’avais pas vue de loin à cause de ma myopie, couvre son corsage” (Gyp, 1928: 204). Ce défaut visuel se développera avec l’âge, tel que Gyp nous laisse comprendre dans “La joyeuse enfance de la Troisième République (Souvenirs)”, où elle évoque l’époque de ses 25 ans, étant déjà mariée et mère de famille⁵: “j’admire l’éclat de ses épaules, mais, très myope, je l’avais mal vue de loin” (Gyp, 1931: 48).

Or, si la romancière attache une attention particulière à son physique, elle se plaît tout autant à décrire minutieusement les toilettes, les robes et les coiffures, les chapeaux et les compléments des personnages qui jouent un rôle dans ses mémoires. Le goût personnel et très indépendant de la petite Sibylle nous est dévoilé dans la toute première partie de ses souvenirs: “C’est la fin de la mode Louis-Philippe qui me heurte déjà l’œil” (Gyp, 1927, Tome 38: 50). Le sujet sera constamment développé et ce sera surtout pour nous montrer à quel point les vêtements qu’il lui fallait porter lui semblaient peu flatteurs jusqu’au point de l’enlaidir: “je ne veux pas aller à Careil fagotée comme je le serai dans l’horreur que vous appelez, Grand’mère et toi, ma robe habillée... (...) si déjà je ne suis pas jolie, il est inutile de m’enlaidir encore” (Gyp, 1928: 224). Dans ce contexte, il est intéressant de constater que la fillette sait pourtant apprécier, voire même admirer, les enfants de son âge qui lui semblent “bien mises”: “La petite fille –un peu plus jeune que moi– m’inspirait une admiration éperdue. Mince, fine, jolie, bien habillée, elle me donnait honte de moi, gauche et bourrue” (Gyp, 1928: 213). Car en fait, si ses robes de petite fille ne lui plaisent guère c’est à cause de leurs nombreux ornements et de leur manque de simplicité⁶. L’aversion que lui inspirent les vêtements qu’elle doit porter découle non seulement du fait que les robes lui semblent laides⁷ et trop ornées de nœuds et de rubans (ce qu’elle trouve vulgaire⁸), mais aussi du fait qu’elle ne se voit pas suffisamment jolie pour qu’elles lui siéent. Dès lors, Sibylle se sent toujours fagotée et ridicule dans cette tenue de petite fille:

5 Sibylle Gabrielle de Mirabeau avait épousé Roger Martel de Janville. La comtesse de Martel a eu trois enfants: Aymar, Thierry et Nicole, que l’on retrouve dans son livre *Trio turbulent*. Elle aura la douleur de survivre à son fils aîné, Aymar, mort de typhus, et à son petit-fils, mort en combat. Son fils Thierry, devenu célèbre chirurgien, se suicidera des années plus tard, juste avant l’occupation de Paris.

6 La simplicité pour Gyp est toujours une marque de distinction. Elle s’en était bien aperçue depuis toute petite et avait pris la résolution de suivre ses propres goûts: “Moi, je savais que je serais fagotée comme toujours, et, de cela, j’avais depuis longtemps pris mon parti, me consolant par cette formule chère aux enfants: ‘Quand je ferai ce que je voudrai’, j’ôterai mes boucles d’oreille et j’aurai des petites robes simples, sans cochonneries d’ornements!” (Gyp, 1927, Tome 39: 419).

7 “Depuis que nous sommes à Paris, on m’a rhabillée en petite fille. J’ai une laide robe à carreaux et un affreux grand chapeau de paille d’Italie. Je sais que je dois faire peine à voir” (Gyp, 1928: 244-5).

8 Son goût pour l’élégance et la simplicité est relevée par Gyp dans ses souvenirs à plusieurs reprises: “Déjà, très petite, j’avais le culte de ce qui est beau, joli, élégant et distingué, et une sorte d’horreur instinctive et presque malade pour la laideur et la vulgarité” (Gyp, 1927, Tome 39: 397).

Ma robe habillée!... C'est la plus laide de toutes, naturellement!... Mieux que jamais, je viens de comprendre, en voyant la petite de Laistre, ce que c'est qu'une petite fille bien mise. (...) Je me vois très bien telle que je suis: un petit Breton acceptable; une petite fille disgracieuse et mal fichue (Gyp, 1928: 223).

Elle avait conservé d'elle-même l'image d'une fillette en tenue de garçon, qui lui allait à merveille (car on l'habillait en paysan breton pendant les vacances). De ce fait, la transformation de cette image en celle d'une très jeune adolescente, habillée en petite fille, la saisit. Son corps n'avait pas encore les proportions idéales pour cela. Son visage ne s'y accordait pas non plus, du moment qu'elle se trouvait laide. L'on comprend alors sa réaction quand elle observe son reflet sur l'armoire à glace de sa grand-mère:

La grande petite fille, gauche et disgracieuse, avec des bras trop longs et des jambes trop maigres, que j'apercevais, ridiculement fagotée, en face de moi, ressemblait si peu au petit Breton agile et râblé qui était allé à Frohsdorf, que le rapprochement était presque impossible (Gyp, 1928: 312).

Ce ne sera que vers la fin de ses *Souvenirs d'une petite fille*, vers l'âge de treize-quatorze ans, qu'elle obtiendra la permission de sa grand-mère de se faire des vêtements à son goût⁹. C'est ainsi que Sibylle confie la confection de ses robes à une vieille ouvrière, habilleuse au théâtre, appelée Jacquel. En peu de temps elle sera transformée: "je me trouvai quelque chose de plus pimpant, de plus habillé, de plus 'dame' qu'à l'ordinaire" (Gyp, 1928: 250). Sa nouvelle toilette, moins enfantine, éveillera l'admiration de tous. Les *Souvenirs d'une petite fille* terminent avec l'éloquente observation du colonel: "Tu n'es plus tout à fait une petite fille!" (Gyp, 1928: 354).

On perçoit déjà en cela un esprit contradictoire dans la petite Gyp, qui d'une part aimait les jolies robes et aspirait à être féminine et distinguée – ce qui ne pouvait guère se produire à son avis sans la simplicité de la toilette – mais qui, d'autre part, se sentait si bien dans sa peau quand on l'habillait en petit garçon. Car il est certain que Gyp était très *garçon manqué*, non seulement à cause de l'habit breton qui lui plaisait tant, mais surtout aussi à cause des activités que son grand-père lui faisait faire¹⁰. Sans doute, l'ambiance qu'elle respirait chez son grand-père y avait certainement contribué. Les conversations et les com-

9 "Je m'étais plainte d'être 'fagotée', et ce reproche était allé au cœur de grand-mère, qui m'avait dit (...): – Puisque nous n'arrivons pas à te satisfaire, et que tu prétends que si tu faisais tes robes toi-même tu serais mieux habillée, tu vas avoir quatre cents francs par an pour ta toilette" (Gyp, 1928: 248).

10 Le grand-père de Gyp lui faisait faire de la gymnastique, qu'elle n'aimait pas, pour satisfaire son besoin de remuer: "Là étaient installées des cordes, un trapèze, des barres, un portique. Grand-père m'y faisait chaque jour faire de la gymnastique. (...) Elle m'ennuyait prodigieusement. (...) Comme j'adorais les vers, il m'en récitait pendant tout le temps que je passais pendue au trapèze" (Gyp, 1927, Tome 38: 373-4).

Plus tard, on remplacera la gymnastique par l'escrime et la danse. Dès l'âge de cinq ans on lui fait aussi monter à cheval, habillée en petit Breton, "toujours sur des grands chevaux et en selle d'homme" (Gyp, 1927, Tome 38: 380). Elle fera aussi du piano, qu'elle n'aimait guère, et du violon, que son grand-père lui avait fait faire pendant six mois "en attendant le piano" (Gyp, 1927, Tome 38: 772).

pagnies d'un vieux colonel ne pouvaient verser que sur la guerre et l'héroïsme, la politique et la nation. La petite fille, d'une nature curieuse et éveillée, écoutait avidement et participait à ce genre de conversations:

- La guerre me paraît, – grâce à la simplicité avec laquelle en parlent et la racontent Grand père et aussi les vieux camarades (...) – une chose normale et grandiose qui me soulève d'admiration. (...) Un jour, (...) j'avais demandé:
- Je la ferai aussi, moi, la guerre, n'est-ce pas, Grand père? (...)
 - Non, mon petit Minon, les petites filles ne la font pas.
 - Ah! mon Dieu!... Quel malheur que je sois pas un petit garçon!
 - Oui... C'est un malheur en effet! (Gyp, 1927, Tome 38: 55).

Voilà comment était né chez Gyp un penchant pour la guerre et les soldats qui s'était développé au moyen des livres et des journaux qu'elle lisait, et qui s'était traduit dans ses jeux¹¹ d'enfant: "Je lui répons: – Mes affaires, c'est la guerre! Il hausse les épaules et explique, désolé: – Cette petite a tous les goûts d'un garçon!... Elle ne joue qu'avec des soldats, n'aime que les choses violentes, la casse et le bruit" (Gyp, 1927, Tome 38: 64-5). Ce dernier reproche avait été prononcé par son grand-père, et cependant c'était bien lui qui avait contribué de façon directe au même résultat dont il se plaignait. Déjà, Arundel, le père de Sibylle, expliquait à la Comtesse de Chambord l'absence de peur chez sa fille sur ce même raisonnement: "elle n'a jamais peur de rien... Son Grand-père l'a élevée comme un garçon" (Gyp, 1927: 30). Si à cela on ajoute le fait que son cousin Henri lui avait coupé les cheveux quand elle avait six ans, qu'elle avait dès lors la tête ronde comme "une bonne bille de crapaud heureux", et qu'on l'habillait en petit Breton pour monter à cheval, il n'est point surprenant qu'on la prit souvent pour un petit garçon: "Pour monter, je suis habillée en petit Breton. On a fait venir un costume et je suis bien heureuse dedans (...), et il y a un général (...) qui a dit: 'Il tient comme une tique à la peau d'un chien, ce p'tit là!' J'étais contente, surtout qu'il m'ait prise pour un garçon (Gyp, 1927, Tome 38: 380). En outre, depuis bien petite on lui reprochait souvent de ne pas être un garçon, et de ce fait elle était arrivée à souhaiter de l'avoir été: "Grand-père et lui avaient parlé de ce que je n'étais pas un garçon! C'est un reproche qu'on me fait souvent de n'être pas un garçon! Et personne, bien sûr, ne le regrette autant que moi!" (Gyp, 1927, Tome 38: 384). En conséquence, il est tout à fait naturel que la petite Sibylle ait développé dans son enfance des goûts et des manières de petit garçon: "l'Oncle savait gré à Grand-père d'avoir fait de sa nièce un 'bon garçon' au lieu de la petite mijaurée provinciale qu'il craignait de trouver" (Gyp, 1928: 233).

Il existe, au demeurant, une autre question qui aura un rapport direct avec le com-

11 Elle aimait jouer avec les soldats de plomb que son grand-père lui achetait et s'amusait à reproduire avec ses petits soldats les mouvements que le vieux colonel indiquait sur une carte avec des petits drapeaux ou des épingles (Gyp, 1927, Tome 38: 65). De plus, parmi ses premières amitiés se trouvaient un factionnaire et deux plantons, qu'elle appelait les "soldats du Général", et qui jouaient souvent avec elle (Gyp, 1927, Tome 38: 53).

plexe physique de la fillette et qui marquera aussi son enfance et sa personnalité: celle du changement de son prénom, qui se produit presque du jour au lendemain. Dès sa naissance, on l'appelle par son premier nom de baptême, Sibylle. Plus tard, quand elle commence ses études au Sacré Cœur, on lui accorde celui de Gabrielle, prénom que son père avait fait incorporer *a posteriori* dans son acte de baptême¹², mais que l'enfant n'aimait guère: "Je n'avais pas protesté quant au changement, mais seulement quant au choix de Gabrielle que je trouvais laid pour une femme" (Gyp, 1928: 309). Elle aurait préféré plutôt Antoinette, parmi ses prénoms. L'origine du changement de nom découle d'une méchanceté¹³ prononcée par l'une des élèves du Pensionnat. La grand-mère¹⁴ de Gyp, qui l'avait accompagnée ce jour-là au Sacré-Cœur, propose rapidement à la Maîtresse Générale, Madame Garabis, de lui donner le nom de Gabrielle pour éviter d'autres incidents dans le genre. Mais ce qui semble vraiment stupéfier la petite fille c'est la décision de sa mère de bannir définitivement le nom de Sibylle:

- Il faut lui ôter définitivement le nom de Sibylle... Elle devient trop laide pour s'appeler comme ça!... Maintenant surtout, c'est impossible!... (...)
- Pourquoi, maintenant surtout?
- Parce que –avait expliqué brièvement ma mère,– Monsieur Octave Feuillet a écrit un roman qui s'appelle *Sibylle* (...). Maintenant, il faut être une très jolie femme pour porter un pareil nom... et ce ne sera pas ton cas (Gyp, 1928: 309).

Les raisons de Marie le Harivel de Gonville ne pouvaient être que superficielles. Ici aussi elle se montre bien plus préoccupée du qu'en dira-t-on que des sentiments de la petite. Remarquons, en outre, qu'il s'agit encore une fois du même argument si souvent répété à sa fille: sa laideur. Comment ne pas garder quelque ressentiment vis-à-vis d'une mère qui à chaque fois faisait preuve de vanité et de manque de cœur à l'égard de sa propre fille. On comprend facilement que le rapport avec sa mère soit devenu un des aspects les plus marquants de la personnalité de l'écrivaine. En fait, ce rapport tendu et froid s'avère sans doute la clé de voûte de sa révolte et de l'attitude défiante qu'elle développera dans le temps. Il est vrai, toutefois, que dans ses premiers *Souvenirs* on ne perçoit que la pointe de l'iceberg, les critiques de Gyp à sa mère se concentrant surtout sur sa toilette. Cependant,

12 Silverman reproduit dans son ouvrage l'acte de baptême de Gyp (17 août 1849), qui contient en effet de nombreuses petites erreurs. C'est Arundel qui en 1853 demandera d'incorporer les corrections. Parmi les erreurs du document original il signale l'omission du prénom de Gabrielle, qu'on avait oublié de consigner avec les autres prénoms de sa fille (Silverman, 1995: 10).

13 L'incident s'était produit le jour de son entrée au Sacré-Cœur: "– Mes enfants, je vous amène une nouvelle compagne, Sibylle de Mirabeau... (...). Une grande fille blême, qui était à quelques pas, murmura aigrement: – Sibylle!... C'est un nom à coucher dehors!" (Gyp, 1928: 84).

14 Il est à noter l'affection sincère que lui portait la grand-mère et qui, tel que le reconnaît Gyp en rapportant cet épisode, n'était pas tout à fait partagée ni suffisamment reconnue par sa petite-fille, même si elle savait l'apprécier: "Grand-mère m'adorait et détestait mon nom. Elle était pour moi d'une continuelle et touchante bonté que je me reprochais souvent de ne pas assez reconnaître, car je préférerais Grand-père et je le laissais trop voir. La pensée que sa petite-fille va être molestée peut-être à cause de ce nom, la désole. Alors elle propose: – Sibylle s'appelle aussi Gabrielle... Ici on pourrait lui donner ce nom-là. Il est inutile de créer des difficultés qu'il est si simple d'éviter" (Gyp, 1928: 87).

l'antagonisme¹⁵ entre Gyp et Marie y est retracé avec une consistance et une régularité difficiles à ignorer.

Déjà le fait d'avoir été prise en charge par ses grands-parents, après la séparation de ses parents, laisse entrevoir une sorte d'indifférence de la part de Marie le Harivel de Gonville, qui semble plus intéressée à cultiver ses relations qu'à s'occuper de sa fille. Il n'y a cependant pas de critique explicitement hostile, dans ces souvenirs d'enfance, à cette mère souvent absente, pas de jugements de valeur, pas de propos vindicatifs. Certes, l'épisode où sa mère veut la forcer à se percer les oreilles est une scène tendue et même violente, souvent référée comme image de leur rapport hostile. Mais dans la plupart des cas, Gyp se limite à exposer les faits, les conversations, les goûts de sa mère. Ce sera suffisant pour transmettre un manque d'entente et de complicité entre l'une et l'autre. Ainsi, leurs goûts et leurs intérêts semblent différer jusqu'au point de s'opposer:

La pensée de voir des princes, de leur être présentée, la ravissait. (...) Alors que j'avais d'instinct l'horreur de tout ce qui est étiquette, décorum, et protocole, elle recherchait toutes les occasions de fréquenter de près ou de loin ceux que j'appelais 'les gens auxquels on doit du respect' (Gyp, 1928: 14).

Une observation semblable sera recueillie dans "La joyeuse enfance de la Troisième République (Souvenirs)", où l'on constate que malgré les années écoulées, aussi bien la mère que la fille –ici âgée de 25 ans– ont conservé cette même opposition vitale: "Les têtes couronnées –, même approximativement,– le protocole, l'étiquette la séduisaient, tandis que j'en avais la terreur" (Gyp, 1931: 47).

En tout cas, l'antagonisme entre l'écrivaine et "Petite mère", comme Gyp l'appelle dans ses *Souvenirs*, se dévoilera aussi, et sans doute de façon bien plus marquée, dans la suite de ses souvenirs d'enfance, *Au temps des cheveux... et des chevaux*, où l'on perçoit un haut degré de reproche dans les allusions à sa mère: "Une grande timidité, une gaucherie naturelle, exagérée encore par la méfiance de moi où ma mère m'entretenait sans trêve (...)" (Gyp, 1927, N° 2283: 326). Et cependant, malgré le manque d'assurance que les commentaires de sa mère faisaient naître chez l'adolescente, elle saura le surmonter avec un louable exercice de volonté. En fait, son caractère s'affermira tant et si bien que cette timidité qui la caractérisait à seize ans sera difficile à retrouver dans la vie adulte de l'écrivaine. C'est sans doute son obstination et la révolte que lui inspiraient les impositions de sa mère, ce qui l'aida à prendre la résolution de ne plus jamais se laisser imposer la volonté d'autrui. L'épisode des boucles d'oreille, qu'elle refusait à mettre, fut déterminant: "Pour cette fois-ci, y a rien à faire, mais plus tard, quand on voudra me faire des choses comme ça, je me défendrai... Je veux devenir forte... très forte... (...) Une dernière fois, je me fis cette promesse de tenir tout le monde en respect quand je serais grande" (Gyp, 1927, Tome 38: 373).

15 L'hostilité entre mère et fille se verra confirmée dans leur correspondance, tel que le soulignent ses biographes, mais aussi dans de nombreux romans où Gyp se plaît à la dépeindre très sévèrement.

Du moment que la mère ne veut ou ne sait pas lui procurer l'affection et l'attention dont a besoin tout enfant, c'est surtout le grand-père de Sibylle qui attire l'attachement et la dévotion de la petite. C'est lui qui l'appelle affectueusement par ce charmant surnom de "mon petit Minon". C'est lui aussi qui converse d'histoire, de politique, de guerre et de tant de choses intéressantes avec sa petite-fille. C'est lui qui lui apprend à lire et qui lui procure ses lectures, sa formation, mais surtout ses soins attentifs et une affection constante. Il n'est point surprenant que, bien des années plus tard, Gyp demandera d'être enterrée avec son portrait¹⁶. Déjà dans la première partie de ses souvenirs d'enfance, parue dans la *Revue des Deux Mondes*, Gyp annonce la complicité qu'elle arrivera à développer avec cet homme aux moustaches blanches, et qui deviendra pour elle un ami, un confident, un modèle et son soutien inconditionnel:

Grand-père me semble tout bonnement magnifique. Je ne vois que sa très haute taille, sa tournure élégante, ses yeux bleus, et sa distinction extrême. Je ne remarque pas que ses lèvres trop grosses déparent sa belle figure. Je le trouve admirable, je le dévore des yeux, et c'est lui qui, dès cet instant, domine et dominera toujours ma vie (Gyp, 1927, Tome 38: 51).

Toutefois, malgré l'admiration qu'elle ressent pour son grand-père, la petite Sibylle saura prouver une indépendance d'esprit extraordinaire pour son jeune âge. Un bel exemple de cette indépendance d'esprit est sa passion pour Napoléon, qui est tout à fait personnelle et ne se comprend que par une intelligence déjà très autonome:

– (...) Ton papa m'a dit que tu adorais ton grand-père, (...) tu es royaliste comme lui? (...) Est-ce que tu serais une petite révolutionnaire comme ton ancêtre Mirabeau?... Non?... Alors tu es impérialiste? (...) comment l'es-tu devenue?...
– Je ne sais pas! Ça m'est venu tout seul... en regardant des tableaux d'abord... et puis en causant des guerres avec Grand-père... et puis en lisant l'histoire (Gyp, 1928: 41-2).

Elle avait développé son impérialisme depuis qu'elle avait "commencé à lire et à écrire" (Gyp, 1928: 11), c'est-à-dire quand elle n'avait que six ans. Et pourtant, cette veine impérialiste ne va pas seulement à l'encontre des inclinaisons politiques de son grand-père¹⁷, mais aussi de son père, qui est légitimiste, et de toute sa famille: "ma petite-fille est impéria-

16 C'est dans son testament, rédigé en 1898, que l'écrivaine dispose les arrangements pour son enterrement. Là encore –tel que le fait observer Ferlin, qui reproduit le testament de Gyp–, elle exprime le profond attachement qu'elle portait à son grand-père et l'énorme influence qu'il avait eue dans sa vie: "Mon grand-père a tenu dans ma vie la première et la meilleure place. Il est ce que j'ai le plus complètement et le mieux aimé. Son influence sur moi a été profonde. Je lui dois ce que j'ai eu de bon. Son souvenir est lumineux et pur sans une tache" (cité par Ferlin, 1999: 89).

17 Et pourtant, le colonel ne lui enlèvera pas cette idée de la tête, même s'il conseille prudemment à sa petite-fille de ne pas froisser les idées politiques de son père, Arundel: "Tu as tort de parler comme ça de celui que ton papa considère comme son Roi, et auquel il a offert toute sa vie... Le comte de Chambord est, d'ailleurs, sympathique et respectable entre tous" (Gyp, 1928: 13).

liste sans qu'on puisse savoir comment ça s'est fait... Elle a poussé comme un champignon étrange et baroque dans une famille dévouée uniquement aux Bourbons" (Gyp, 1928: 71). Même son oncle se moque gentiment de cette extravagance chez une Mirabeau:

Ça m'agace énormément d'entendre appeler l'Empereur Badinguet. J'aime sa figure triste et ses yeux voilés. Je lui trouve l'air très bon et un peu malheureux. (...) – Tiens! c'est vrai!... –me dit ironiquement mon oncle– tu es Badinguiste!... Une Mirabeau!... Tu devrais avoir honte!" (Gyp, 1928: 268-9).

Gyp conservera le long des années les mêmes intérêts politiques. De ce fait, on retrouvera aussi dans "La joyeuse enfance de la Troisième République (Souvenirs)", la confirmation de son impérialisme: "Très impérialiste et n'ayant aucune sympathie pour les Orléans, je n'avais pas de raison de me faire présenter à eux" (Gyp, 1931: 47).

D'autre part, son aversion pour les Jésuites¹⁸ se dévoile déjà dans ses souvenirs d'enfance et contraste avec l'affection qu'elle éprouve pour l'abbé Duplessis¹⁹. Elle ne saura s'expliquer tout à fait pourquoi elle rejette le Père Jaxel²⁰. Il est vrai que dans ce cas, il s'agit d'une aversion que partage toute la famille, à l'exception de sa mère et surtout de sa grand-mère: "y a qu'elle qui gobe les Jésuites à la maison" (Gyp, 1928: 301). La négative de la petite Gabrielle à se confesser avec le Père Jaxel lui procurera bien des soucis (elle sera renvoyée du Sacré Cœur). Elle n'arrivera pas pourtant à expliquer la raison de son refus: "– Ce n'est pas à Monsieur l'abbé Poiré que vous vous confesserez, c'est au Révérend Père Jaxel... – Au Père Jaxel!... Jamais de jamais! (...) Je n'veux pas, parc'que ça m'fait pas l'effet d'un prêtre" (Gyp, 1928: 296 et 300). Son grand-père, qui connaît très bien sa petite-fille, est le seul à pouvoir fournir une explication sur les raisons de cette antipathie: "l'injonction d'avoir à se confesser à un inconnu l'a surprise" (Gyp, 1928: 306). Mais en fait, c'est parce que la fillette a su voir le contraste entre l'abbé et les "bon pères": si le premier est "simple et bon", il en découle que les seconds ne peuvent être que superficiels, intéressés ou mondains. Cette conclusion, bien entendu, n'est pas explicitée dans l'intervention du vieux colonel.

De son côté, la répugnance qu'elle éprouve pour la pêche et la chasse découle de sa passion pour les animaux: "Les animaux vivants m'étaient sacrés" (Gyp, 1928: 16-7). Elle ne pourra voir souffrir aucune bête. Pour la petite Sibylle la chasse n'est qu'une vantardise

18 Parisot se pose la question sur cette aversion: "Qu'est-ce que les jésuites on fait à Gyp? Je ne sais, mais elle ne perd pas une occasion de leur décocher un trait malicieux" (Parisot, 1930: 293).

19 L'abbé Duplessis s'était beaucoup occupé de la petite fille et jouait même avec elle, d'où le souvenir affectueux qu'il lui a laissé: "Mon cousin Henri (...) a été élevé par un abbé que j'adore, l'abbé Duplessis. Maintenant (...) l'Abbé joue avec moi, comme si ça l'amusait. Il me raconte des histoires, (...) et m'apprend des tours de cartes. C'est un gros bonhomme de cinquante ans, rose et réjoui, spirituel et extraordinairement instruit (...) et un caractère vraiment angélique" (Gyp, 1927, Tome 38: 362-3).

20 Sa première impression des Jésuites, après avoir entendu le sermon du père Félix, avait été d'instinct très négative: "Mais le père Félix (...) qui, d'une voix blanche et sur un ton monotone, débitait un discours froid qui me semblait appris, m'avait inspiré une véritable répulsion et aussi un immense ennui" (Gyp, 1927, Tome 39: 408-9).

abominable: “Si encore on tuait pour se nourrir, pour vivre, comme les types des cavernes dans le temps, je comprendrais ça... Mais tuer pour s’amuser, ou pour montrer qu’on est adroit, quelle horreur!” (Gyp, 1928: 19). Depuis bien petite, ses animaux préférés ont été les chevaux et les chiens.

En outre, la petite fille s’avère aussi une passionnée du théâtre et de la lecture²¹. Elle avait obtenu de son grand-père la permission de lire tout Racine, Molière et Marivaux. Il lui donnera à lire aussi Octave Feuillet. Sa mémoire extraordinaire lui permet de retenir facilement des centaines de vers²². De ce fait, elle n’éprouvera aucune difficulté à les réciter des années plus tard. Et cependant, cette petite fille qui avait des connaissances d’histoire et de littérature bien au-delà de ses camarades, voire même de ses maîtresses au Sacré Cœur, qui récitait par cœur des vers de Musset, de Victor Hugo, ou de Barbier (Gyp, 1928: 211), n’obtenait que des notes médiocres, entre autres choses parce qu’elle ne ressentait aucun intérêt pour le piano ou pour des matières telles que la géographie ou l’arithmétique. Comme elle ne se donnait pas le mal d’apprendre ou de comprendre ces matières-là, elle fut souvent qualifiée de paresseuse.

Mais entre toutes ces particularités, il y a un trait qui frappe le lecteur: Sibylle déploie la même façon de parler qui était devenue le cachet d’identité de ses héroïnes romancées. D’une part, la petite fille dit tout bonnement ce qu’elle pense, car elle ne ment jamais. Ses commentaires naïfs mais certainement directs et spontanés lui accordent parfois l’air effronté: “Si ton grand-père était là, il te dirait que tu as la spécialité des réflexions déplacées” (Gyp, 1928: 58). D’autre part, son langage familier, économe et argotique, lui attire bien des corrections de la part de son grand-père:

- Sans même parler de tes études, tu pourrais t’appliquer, et ça tout de suite, à moins mal parler... Non seulement tu emploies les mots qu’on te défend, comme *embête*, par exemple, mais encore tu manges la moitié des autres... tu dis *p’t-être* au lieu de peut-être (...). C’est d’une paresse qui n’a pas de nom!...
- C’est pas d’la paresse, puisque c’est pour aller plus vite! (Gyp, 1928: 207-8).

Gabrielle emploie le même langage au Sacré Cœur, ce qui lui vaut la correction de la Supérieure, Madame Garabis: “– C’est-y des tableaux vivants?... – Parlez donc français – dit

21 Elle avait développé cette passion pour la lecture dès l’âge de six ans. Comme c’était une fillette turbulente, on lui fomentait cette passion, car c’était un bon moyen de la tenir tranquille: “Mais j’avais la passion de la lecture, passion qu’on encourageait, parce que, pendant que je lisais, je restais tranquille” (Gyp, 1927, Tome 38). Le nombre de livres qu’elle avait lus à ce jeune âge ne peut que surprendre de nos jours: “J’ai la tête bourrée de fées, de héros, de martyrs, de dieux mythologiques et de brigands. J’ai lu quelques romans de George Sand, Jules Sandeau, Octave Feuillet, Louis Enault, Balzac et Dumas père, sans compter les Walter Scott, Cooper, etc.” (Gyp, 1927, Tome 38: 780).

22 La facilité de Gyp pour retenir des vers prouve non seulement qu’elle avait une bonne mémoire, mais aussi son indifférence pour apprendre ce qui ne lui intéressait pas, tel que lui fait observer son grand-père: “–Il est certain que si tu récites cinq cents vers que tu n’as pas lus depuis des années, tu pourrais savoir ta géographie... –C’est pas la même chose!” (Gyp, 1928: 149).

Madame Garabis agacée (...). C'est un type dans le genre de Grand-père, Madame Garabis! Elle peut pas sentir ma façon de parler" (Gyp, 1928: 167).

Et pourtant, les dialogues éparpillés le long de ces mémoires prouvent une intelligence et une vivacité d'esprit hors du commun pour une petite fille de son âge. Toutefois, il convient de se méfier quelque peu de leur exactitude ou fidélité²³ du moment que ces *Souvenirs* –où Gyp semble s'arroger le parler qui avait rendu célèbres ses héroïnes romancées– ne furent écrits que bien des années plus tard.

3. L'image de Gyp dans les écrits de son temps

Les contemporains de Gyp se sont surtout centrés, comme il ne pouvait être autrement, sur ses ouvrages, aussi bien ses caricatures que ses écrits. La célébrité atteinte par l'œuvre de la Comtesse de Martel fut vite reliée à la verve caustique et vive de son discours, ainsi qu'au langage familier et contestataire de ses personnages, à tel point que l'expression "à la Gyp" fut vite lexicalisée dans la presse littéraire de son temps pour qualifier d'autres auteurs ou personnages romancés. Mais il est tout aussi fréquent que ses contemporains recueillent dans leurs écrits des descriptions physiques de l'écrivaine d'une façon plus ou moins détaillée. C'est ce que fait son ami Anatole France, dans "La sagesse de Gyp", où il commencera par faire l'approche de l'auteure à travers son portrait physique:

(...) le pseudonyme de Gyp cache une gracieuse femme, l'arrière-petite-fille de Mirabeau-Tonneau, dont elle rappelle l'esprit prompt, indocile et mordant. (...) L'œil est vif, la bouche moqueuse, la physionomie charmante. On devine, à voir seulement ce portrait, que la porteuse de ce joli visage loge en sa petite personne une âme ironique (France, 1890: 238).

Lucien Corpechot, rédacteur du journal *Le Gaulois*, dans son article "Le souvenir de Gyp" composé à la mort de l'écrivaine, se plaît aussi à évoquer l'air juvénile de ses manières malgré l'âge avancé de la dame: "Je n'ai connu Gyp que sous ses légers cheveux blancs (...), mais, petite et svelte, elle avait conservé, sous la neige de cette chevelure, la grâce inflexible de sa jeunesse" (Corpechot, 1932: 437). Il la dépeint dans son salon, recevant ses amis, avec "une grâce exquise". Tout en rappelant la vocation contrariée de Gyp de devenir soldat²⁴, il

23 C'est aussi ce que fait observer Robert Parisot lors de la publication du volume II des souvenirs de Gyp: "Bien divertissantes sans aucun doute, les anecdotes que nous raconte Gyp. Seulement, et nous devons nous poser la question, ont-elles un autre mérite, celui de l'authenticité? Les *Souvenirs d'une petite fille* peuvent-ils être rangés au nombre des documents historiques dignes de toute confiance? Gyp ne nous en voudra pas si nous répondons par la négative. Qu'il y ait dans quelques-unes de ces anecdotes un fonds de vérité, nous l'admettons sans peine. Mais en va-t-il de même des détails, en particulier des conversations? (...) Peut-elle, si bonne soit sa mémoire, se rappeler exactement ce qu'elle a dit ou ce que l'on a dit devant elle il y a soixante-dix ans? Évidemment non" (Parisot, 1930: 293).

24 Gyp avait recueilli dans ses *Souvenirs* cette première vocation de la petite Sybille, qui aurait aimé être un petit garçon: "J'aurais passionnément souhaité d'être un garçon, mais dans ce cas, j'eusse borné mon ambition à devenir soldat –sans galons– dans un régiment de cavalerie" (Gyp, 1928: 130).

tient surtout à souligner sa féminité: “dans son salon, madame de Martel n’avait rien de ces allures masculines si déplaisantes que le sport a mises à la mode” (Corpechot, 1932: 440). Cette féminité, voire sensualité voluptueuse²⁵ est souvent référée à Gyp dans les nombreuses descriptions que ses contemporains lui dédient.

Cependant, tel que nous l’avons déjà signalé, en dehors des allusions assez fréquentes dédiées à son physique, les articles que que ses contemporains lui consacrent s’occupent presque entièrement de sa production. La plupart fait la louange de ses écrits, de son regard critique et observateur sur la société de son temps, mais surtout de son humour, du charme et de la souplesse de ses dialogues, remplis d’intelligence et d’esprit, de la gaité de son discours, de ses propos pétris d’ironie. En fait, l’âme ironique de Gyp, pour récupérer l’expression d’Anatole France, est sans doute le moteur de ses propos railleurs, de son humour mordant, de son discours critique et spirituel.

Gérôme, l’un de ses commentateurs dans *L’Univers illustré*, se plaît à faire la louange des nouveaux ouvrages de Gyp en vantant justement les qualités d’esprit de l’auteur: “Gyp est la grâce souveraine et le charme victorieux. (...) Gyp est l’esprit et la séduction mêmes, et l’on ne changera pas Gyp. Gyp est incorrigible” (Gérôme, 1889: 595). Cette même admiration se perçoit dans les commentaires de Rabusson qui lui dédie souvent la “Chronique de la semaine” dans le même journal. Il est intéressant de noter que ce dernier critique rehausse la facilité de Gyp pour les descriptions “en abrégé”, et place l’écrivaine dans les rangs des fondateurs du roman dialogué:

Car indépendamment de l’esprit, de la verve, de l’observation qui ont fait si célèbre son nom (...), il faut se rendre compte de ceci: que Gyp a créé l’art des descriptions et des analyses en abrégé. (...) Et la remarque a son prix pour quiconque est convaincu que le roman descriptif et analytique aura bientôt achevé de parcourir sa carrière. (...) Or, je crois fermement que c’est le roman dialogué qui le remplacera. Et le roman dialogué, qui donc lui aura ouvert les voies toutes grandes, sinon l’auteur de *Ces bons docteurs*? (Rab., 1892: 63).

Ce ne sera pas, cependant, uniquement le langage et les dialogues de ses écrits qui lui vaudront la renommée, mais aussi son regard critique sur la société de son temps, et tout particulièrement sur l’aristocratie. Il s’agit, en tout cas, d’un milieu qu’elle connaissait très bien, tel que le fait observer Bourcet: “elle appartient à l’aristocratie par la naissance, l’éducation, les relations et décrit ce milieu parce qu’elle le possède à fond et qu’elle y peut travailler dans le vif” (Bourcet, 1932: 528). Gyp saura décocher des traits incisifs contre la société de l’époque, contre la frivolité d’un milieu décadent qui était devenu superficiel. Elle en dévoilera les faiblesses et les contradictions, en dénonçant l’absurdité de la gloire mon-

25 Brabois rapporte la description que les Goncourt avaient noté dans leur journal où Gyp est justement qualifiée de voluptueuse: “un grand nez, une blondeur un peu fanée, mais une élégance un peu brisée de corps dans une toilette blanche d’un goût tout à fait distingué, et voluptueuse, excitante... Elle parle avec amour des bêtes, de son cheval (...), des chats qu’elle adore, des chiens (...)” (Brabois, 2003: 155).

daine, l'hypocrisie des règles et des conventions sociales, l'affectation, la vanité, le protocole, la mièvrerie, la pose, la recherche du luxe superflu, le désir d'épater, les vaines jalousies, les potins et les médisances... Les défauts qu'elle perçoit autour d'elle sont dépeints dans ses écrits, souvent exagérés, comme les caricatures qu'elle aimait à faire. C'est en se plaçant dans cet ordre d'idées que l'on arrive à comprendre la thèse que soutient Anatole France quand il déclare sans ambiguïté "Je tiens Gyp pour un grand philosophe" (France, 1890: 237), dans la mesure où il considère qu'elle s'applique à l'étude de l'homme et de la société. En fait, la sagesse de Gyp, d'après Anatole France, découle justement de sa capacité d'enseigner "en souriant" les maux de la société de son temps:

La Bruyère a dit: 'Le philosophe consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits à en démêler les vices ridicules'. A ce titre, (...) il n'est point de philosophe qui ait plus philosophé que Gyp, et l'on ne peut douter que les petits livres de Gyp ne soient de grands manuels de philosophie. *Autour du mariage, le petit Bob, (...) les Séducteurs* doivent être rangés parmi les recueils moraux où fleurit la sagesse (France, 1890: 238).

Dans son article, Anatole France prendra aussi la défense des écrits de Gyp parus dans la *Vie parisienne*, qui avaient reçu quelques critiques et même des accusations d'immoralité²⁶: "Il a été de mode, pendant quelque temps, d'accuser d'immoralité les jolies fantaisies que notre auteur semait d'une main négligente dans la *Vie parisienne*. Je n'ai jamais compris, pour ma part, cette sévérité" (France, 1890: 239). Anatole France s'efforce de prouver la moralité de ces compositions en raison de ce même caractère philosophique qu'il accorde à l'ensemble de l'œuvre de Gyp, jusqu'au point d'affirmer avec autant de conviction qu'il la tient "pour un écrivain des plus moraux":

Je n'ai jamais découvert dans les dialogues de Gyp la moindre excitation au vice. (...) Elle nous enseigne que les heureux de ce monde ne sont point dignes d'envie, qu'ils sont misérables dans leurs joies et ridicules dans leurs élégances. Je m'en doutais bien. Mais tout le monde ne le sait pas (France, 1890: 239-240).

Cette insistance sur la philosophie et la moralité des écrits de Gyp est recueillie dans d'autres articles d'Anatole France dédiés à l'écrivaine, tel qu'il le fait, par exemple, quand il commente le roman *13^e*, dans *L'Univers illustré*: "C'est un tout petit roman en dialogue, ce

26 Même le célèbre Louis Bethléem, critique littéraire catholique qui avait classifié les livres à lire et à proscrire dans un recueil commenté qui devint aussitôt un ouvrage de référence, considérait Gyp comme une auteure quelque peu immorale: "Au point de vue moral, elle est loin d'être irréprochable. Elle exploite non seulement la vanité et la sottise, mais aussi la perversité humaine: elle multiplie les propos irrévérencieux et les polissonneries, et (...) se comporte trop souvent avec la désinvolture d'une gourmandine littéraire". Et pourtant, l'abbé Bethléem finira bien par capituler: "au moins elle n'est jamais grossière et sait dire des vérités. Elle les dit drôlement. Or la vérité qui rit et fait rire n'a pas de résultats malsains" (Bethléem, 1914: 195-6). Le critique fournit à la suite une liste assez représentative des ouvrages de Gyp, dont la plupart sont accompagnés d'un très bref commentaire.

13^e, un roman philosophique (...) et un roman moral” (France, 1894: 195). Tandis qu’Anatole France insiste sur la “moralité si ferme” du livre, Henry Rabusson, de son côté, souligne dans la “Causerie littéraire” du même journal, l’humour de l’ouvrage: “Gyp nous a fait rire, mais jamais plus que cette fois-ci. Et je ne crois pas qu’il y ait, au répertoire du Palais-Royal, une pièce plus divertissante que cette suite de dialogues, – d’où l’on extrairait facilement une pièce” (Rabusson, 1894: 203).

C’était cet humour en fait ce qui charmait Anatole France, l’ironie mordante, la raillerie d’une femme “prodigieusement spirituelle” qui inspire sa sagesse “de la façon la plus amusante”: “je me disais, qu’en plaisantant, Gyp avait su répandre de grandes vérités dans le monde” (France, 1891: 263). Il n’est pas surprenant, alors, qu’après avoir lu *Passionnette*, un roman d’amour qui finit mal, Anatole France se soit senti déçu et trahi. Il s’en plaint dans un autre article paru dans *L’Univers illustré*:

Cette lecture a bouleversé tout mon système. Gyp n’est pas un philosophe; elle n’est plus ni une ironique ni même une sceptique; elle est toujours délicieuse, mais elle est sentimentale. Sentimentale comme Feuillet; que dis-je! romanesque comme les pires romanesques, comme Werther ou René, par exemple. Son roman (...) m’a beaucoup séduit, tout en me contrariant un peu. Car enfin j’avais mis ma confiance en Gyp et elle m’a trahi (France, 1891: 263).

Ces gentils reproches de son ami font plus de bien que de mal à la carrière littéraire de l’écrivaine. Il en est de même avec les commentaires d’autres contemporains qui offrent aussi des appréciations nuancées sur les écrits de Gyp, tout en vantant son talent presque unanimement reconnu. Adolphe Brisson, par exemple, lui fait observer une lâcheté de forme qui trahit la rapidité avec laquelle elle composait ses nombreux ouvrages, ce qui ne l’empêche pas pour autant de louer longuement les vertus des écrits de la comtesse de Martel. Il glissera sa critique dans un article consacré aux derniers livres de Gyp et publié dans le journal fondé par son père, Jules Brisson²⁷: “ce qu’elle produit est un peu lâché de forme. Il est visible que l’auteur de *Mademoiselle Eve* ne s’inflige pas la discipline d’une longue méditation; elle écrit d’inspiration et d’abondance” (Brisson, 1896: 411).

L’auteure sera consciente, cependant, de la légèreté de ses écrits dialogués et le reconnaîtra ouvertement sans sourciller, tel que le recueille en 1932 son ami Michel Missoffe dans *Gyp et ses amis*: “Pourquoi ai-je adopté la forme dialoguée? Parce que c’est d’une facilité révoltante, alors que le récit demande un semblant d’application. Je suis sans illusion sur la valeur intellectuelle d’une succession de tableaux bâclés et galopés comme tout ce que je fais” (cité par Ferlin, 1999: 52).

En tout cas, il est évident que la capacité de dépeindre avec humour la réalité qui l’entourait, de la remanier à son gré dans le but de fournir des propos remplis d’esprit et

²⁷ Après son père, Adolphe Brisson à son tour sera le directeur de ce même journal, *Les Annales politiques et littéraires*, où Gyp publiera, en 1927, la suite de ses souvenirs d’enfance: *Au temps des cheveux... et des chevaux*.

de critique, cette tendance à la caricature et à l'ironie, sont autant de raisons pour se méfier de la fidélité des dialogues dans les *Souvenirs* de Gyp, tel que l'avait déjà conseillé Robert Parisot. À cette même conclusion nous mène le commentaire de Corpechot, qui –pour louer la capacité expressive du langage de Gyp– exaltait combien elle embellissait les histoires qu'on lui racontait:

(...) Gyp parlait. Avec quel charme, avec quelle vivacité, avec quel bonheur d'expression! Parfois elle vous racontait une histoire que vous lui aviez narrée huit ou quinze jours plus tôt, mais si embellie, si joliment arrangée que vous hésitez à la reconnaître; et cela faisait dire à Barrès, qui lui conseillait de publier ses mémoires, (...) que cette publication n'irait point sans désagrément pour les auteurs de potins, dont elle citerait les témoignages en les accommodant à sa manière (Corpechot, 1932: 438).

Remarquons que Corpechot se presse de préciser aussitôt qu'en dépit de ces transformations, Gyp savait respecter les idées fondamentales: "Il faut reconnaître cependant que dans ces 'transformations' Gyp respectait généralement le sens des propos qui lui avaient été tenus" (Corpechot, 1932: 438). C'est une concession à l'écrivaine, qui se vantait toujours de ne jamais mentir, tel qu'elle ripostera à son ami Maurice Barrès pour réfuter les critiques aimables qu'il lui avait faites au sujet d'un premier brouillon de ses mémoires: "Je croyais, au contraire, que la vérité était mon seul mérite, et que j'étais une sorte de photographe dont le talent (!) consistait uniquement à savoir mettre l'appareil au point" (cité par Brabois, 2003: 331).

Par ailleurs, Gyp avait reçu d'autres critiques bien plus acerbes, visant surtout sa lutte politique²⁸. Profondément impérialiste dès son plus jeune âge, elle mettra sa plume et son talent au service de la cause boulangiste, et sera par la suite réputée pour son nationalisme, son antimodernisme, son anarchisme, ainsi que surtout pour son antisémitisme²⁹. Ses propos critiques sur les juifs, étalés le long de bon nombre de ses ouvrages³⁰, lui vaudront parfois

28 La critique de Willia, rédactrice du journal *La jeune fille*, offre une idée du discours des détracteurs de Gyp, qui s'acharnent sur l'auteure en raison de son idéologie: "Je désire qu'on réfrène les agiotages des Juifs; je ne souhaite pas leur expulsion et j'aspire à leur baptême. (...) Je n'ai pas même à mentionner Gyp, la diffamatrice sans talent, drôlatique sans esprit réel, effrontée. Gavrochette, et que dépeint le titre d'un de ses derniers griffonnages: 'Le journal d'une qui s'en fiche'. C'est une femme de dessous des lettres que cet écrivain!" (Willia, 1900: 338).

29 Dans *Une gauche célèbre*, qui évoque le duel entre Arthur Meyer et Drumont, ainsi que le procès qui s'ensuivit, Gyp dévoile sa conception sur la question juive en raison de la race, pas de la religion.

30 Les propos antisémites de Gyp se retrouvent éparpillés dans une partie de son œuvre: *Le journal d'un philosophe*, *Les Gens chics*, *La vertu de la baronne*, *Le petit bleu*, *Du haut en Bas*, *Israël*, ou bien encore *L'Amour aux champs*, où elle étale sa critique contre les intellectuels et les dreyfusards, ainsi que *Les Femmes du colonel* et *Les Izolâtres* où elle reprend le sujet de l'affaire Dreyfus. Dans *Monsieur le Duc*, le personnage du baron Sinaï, moqué de tous et dépeint de façon grotesque, sera repris dans un autre roman intitulé *Le baron Sinaï*. Gyp manifèstera son antisémitisme en associant ses personnages juifs avec l'amour pour l'argent, l'ambition sociale et l'hypocrisie. Elle saura exagérer avec un esprit moqueur tous les stéréotypes physiques et animiques des juifs, fournis par leurs détracteurs, le plus vindicatif de l'époque étant Édouard Drumont, célèbre pour son ouvrage *La France juive: essai d'histoire contemporaine*, de 1886. Dans ce contexte, Silverman signale l'originalité des

même la censure³¹. En fait, son antisémitisme militant et ses commentaires passionnés sur l’Affaire Dreyfus sont à l’origine de l’écartement de son ami Anatole France. Plus tard, ses attaques contre l’Action française lui vaudront aussi l’antipathie de Léon Daudet, à qui la lecture des écrits de Gyp donnait des “crises de coliques néphrétiques”, tel que le recueille Brabois dans son ouvrage (2003: 301).

De son côté, dans son étude comparée sur les œuvres de Gyp et celles de Paul Bourget, Marguerite Bourcet souligne l’inconsistance de Gyp face à la profondeur de Bourget. Elle lui reproche une légèreté inconsciente dans ses propos polémiques, le manque de recherche et de conviction réfléchie dans ses arguments, et une superficialité dans son discours qui s’avère de ce fait futile et simpliste: “Indifférence surtout pour la philosophie des faits, la recherche des causes profondes, et qui va parfois jusqu’à l’inconscience (...). Aussi n’est-il pas surprenant que, dans ses appréciations de faits historiques, sociaux, religieux surtout elle soit souvent tombée à côté” (Bourcet, 1932: 544). Même Adolphe Brisson, qui appréciait sincèrement l’œuvre de Gyp et qui l’avait célébrée nombre de fois, réprimandera avec énergie ses propos politiques:

Que ne puis-je attribuer à tous ses livres les mêmes louanges! Il en est de très médiocres: ce sont ceux où elle a effleuré la politique. Gyp, qui a tant de verve quand elle raille les mœurs de son monde, en manque totalement quand elle emboîte le pas à M. Henri Rochefort. C’est qu’elle dissimule (...) des sympathies et des haines violentes. (...) elle ne peut souffrir les juifs, ni les députés, ni les sénateurs républicains, ni les ministres (Brisson, 1896: 412).

Et pourtant il s’agit bien des mêmes circonstances qui feront de Gyp une frondeuse³², tel que la qualifient certains de ses contemporains, comme Corpechot (1932: 437). Et c’est que, somme toute, malgré les critiques que l’acharnement de ses propos politiques entraînait, malgré son entichement idéologique, la comtesse de Martel sera généralement reconnue dans la presse et les cercles littéraires de son temps comme la rénovatrice du dialogue, voire même

romans à thèse antisémite de Gyp, pour leur humour caricatural: “But unlike the majority of anti-Semitic novels by Gyp’s contemporaries, whose tone is often ponderous, hers are *comic*, even farcical in tone (...). Contemporary critics invariably characterized her anti-Semitic novels as ‘amusing’” (Silverman, 1995: 130).

31 De nombreux écrits de Gyp, comme ses romans *Le journal d’un philosophe* –dédiacé à Édouard Drumont, qui deviendra son ami par la suite– et *Du haut en Bas*, entre autres, furent rejetés par Calmann-Lévy à cause de leur antisémitisme. Pour les mêmes raisons, Marie Durant –qui lui avait proposé de collaborer dans son journal féministe *La Fronde*– renonça à la collaboration de Gyp devant son obstination à s’attaquer aux juifs dans ses écrits.

32 Son engagement politique dépassait les bornes de ses écrits romancés. Gyp participa activement à des meetings et à des manifestations, assista aux procès de Zola (en tant que correspondante de la *Libre parole*), fera des déclarations, comme témoin, dans d’autres procès politiques... Il n’est point surprenant qu’elle fut kidnappée (elle réussit à s’échapper toute seule) et qu’on essaya de l’attaquer à plusieurs reprises. Dans un article paru à la mort de Gyp, Bittard lui attribue aussi le qualificatif de frondeuse: “Une toute petite fille y commence à fronder dès la fin de l’Empire et demeure frondeuse sans ménagement (...). Fronde originale s’il en fut, montée d’un vieil atavisme tout à la fois révolutionnaire et aristocratique, s’exerçant certes contre les milieux républicains, mais aussi, libéralement et parfois féroce contre le monde, que la jeune femme, puis la vieille femme, connaît mieux” (Bittard, 1932: 1).

la créatrice du roman dialogué. Le langage argotique de Gyp, les ripostes agiles, l'ironie, l'humour léger, tout comme la dénonce des maux de la société, l'aristocratie et la bourgeoisie, l'hypocrisie des conventions, des rapports homme et femme, étalés dans son œuvre font preuve sans doute d'une singularité et d'un talent que la plupart de ses contemporains ont tenu à lui reconnaître.

4. L'image de Gyp dans les biographies de nos jours

Il ne s'agit point ici de retracer la vie et l'œuvre de la comtesse de Martel, puisque cela a été déjà fait de façon minutieuse, avec profusion de données et de détails, dans trois publications relativement récentes. Nous nous proposons plutôt d'en extraire, très sommairement, l'image que ces biographies modernes ont voulu transmettre de l'écrivaine, du moment que leurs auteurs partagent avec nous le même écart du temps écoulé, la même cosmovision, et en conséquence une perception épocale, si non identique, du moins très semblable. Déjà les titres des ces trois volumes dédiés à Gyp nous offrent une idée assez proche de l'image qu'ils lui accordent.

En commençant par le plus récent, l'image de la romancière que nous offre Olivier de Brabois, dans *Gyp. Comtesse de Mirabeau-Martel. Passionaria nationaliste, homme de lettres et femme du monde* (2003), est celle d'une femme dédiée à l'écriture par la nécessité, qui aurait préféré se vouer à la peinture. Ainsi, il cherche à nous faire comprendre que la véritable vocation de Gyp étant la peinture, elle n'écrivait que pour survivre économiquement: "Durant les années 1890, Gyp qui avouera à Barrès 'j'ai horreur d'écrire' poursuit sans relâche son travail d'écriture. (...) elle ne travaille que par nécessité financière et sans enthousiasme" (Brabois, 2003: 166). Mais surtout, le biographe offre une image très juste et percutante des intérêts politiques de l'écrivaine, de l'ambiance épocale et de l'importance des événements qui se succédèrent en France dans cette fin-de-siècle mouvementée, pour essayer de comprendre les raisons ultimes qui poussaient la comtesse de Martel à défendre des causes qui, déjà dans son temps, mais surtout de nos jours, suscitent le plus profond rejet. Et il le fait avec une extraordinaire sensibilité tout en se forçant d'analyser les raisonnements de cette aristocrate au tempérament polémiste, revancharde et souvent injuste, avec un penchant tenace pour les partis pris, et cela sans tomber dans la censure facile: "Gyp, l'antisémite, a peur du changement de la société et ressent durement son double statut d'aristocrate et de prolétaire de l'écriture. Mi-homme, mi-femme, mi-mondaine, mi-travailleuse, elle met dans le même sac le refus du juif et du modernisme" (Brabois, 2003: 266).

De son côté, Patricia Ferlin, dans *Gyp. Portrait fin de siècle* (1999), rehausse chez Gyp l'image de la femme forte, dont les idéaux masculins³³ d'amour pour la guerre, héritiers de l'éducation reçue chez son grand-père, sont à l'origine de son entêtement politique: "C'est

33 Le fait d'insister sur le genre masculin pour se rapporter à son nom de plume serait aussi une façon de traduire ce penchant: "En choisissant le pseudonyme de Gyp, elle a voulu devenir une autre, un autre même. (...) Et ce

surtout dans la politique que cet androgyne a trouvé un substitut à ses désirs de masculinisation” (Ferlin, 1999: 45). Ferlin mettra aussi l’accent sur l’image de Gyp aristocrate, qui “ne se bat pas pour les femmes, mais pour sa classe uniquement” (100). Et cela avec d’autant plus de pessimisme que la comtesse de Martel devait travailler pour subsister. De ce fait elle s’était “démarquée des femmes de sa classe” (106). Le singulier testament de Gyp, que Ferlin reproduit, permet “de se faire une idée juste du personnage” (121): la dévotion pour son grand-père, mais aussi le mépris pour ses livres, dont la seule fin demeurerait uniquement lucrative. La dernière des Mirabeau représente pour Ferlin “l’image d’une femme qui s’est beaucoup trompée”, mais aussi “l’image d’une aristocrate, écrivain par accident et par devoir, mal à l’aise dans son époque, pessimiste parce que consciente du déclin social de sa classe” (123).

Nous arrivons ainsi à l’image offerte par Willa Silverman dans la dernière des trois biographies que nous analysons ici, mais qui fut publiée la première: *The notorious Life of Gyp. Right-wing anarchist in fin-de-siècle France* (1995). Silverman retrace minutieusement les événements nationaux liés à la vie de l’écrivaine, mais semble détacher, de l’amas de données qu’elle fournit, l’image d’une femme qui, dès son enfance avait eu une prédisposition à la masculinité, promue par l’éducation reçue de son grand-père et les reproches familiaux de ne pas avoir été un garçon: “Gabrielle’s realization of her ‘aberration’ as a woman paralleled her recognition of a seemingly ‘masculine’ predisposition. (...) as an adolescent she viewed herself as a type of transsexual, a man trapped inside a woman’s body” (Silverman, 1995: 33). C’est alors l’image d’une femme qui n’est pas à l’aise avec sa sexualité et qui, dans toutes ses convictions et contradictions, ses luttes et ses aversions, ne fait que traduire la même perception ambivalente sur son genre: “Gyp’s simultaneous embrace and condemnation of power, which stemmed in part from her ambivalence about gender, was one source of the consuming Anti-Semitism that would become her trademark” (122). D’autre part, Silverman s’efforce aussi d’approfondir sur le rapport tumultueux entre Gyp et sa mère. La confrontation découlerait de leurs différences, aussi bien que de leurs similitudes, ainsi que d’une rivalité³⁴ qui arrive jusqu’à l’identification entre l’une et l’autre: “Yet the unrelentingly antagonistic relationship between Gyp and Marie owed as much to the similarities between the women as to their differences. Their correspondance betrays their identification with one another” (192).

Il est clair, que, tout en offrant les mêmes traits, chaque biographe a su rehausser une nuance dans l’image de Gyp. Cette image, on le voit facilement, ne se correspond que par-

quelqu’un, elle le considérait comme un homme, c’était une petite part de la composante virile qui existait en elle. D’ailleurs, n’accordait-elle pas Gyp au masculin?” (Ferlin, 1999: 33).

34 La rivalité entre mère et fille découle en grande partie du fait qu’elles partagent le même besoin d’argent et le même moyen de l’obtenir: “her mother was also earning her autonomy through writing” (Silverman, 1995: 29). Cette rivalité littéraire est aussi détaillée par Brabois, qui dans ce contexte parle de jalousie de la part de Marie envers sa fille. C’est le parallélisme de leur situation et de leur travail d’homme qui alimente leur rivalité (Brabois, 2003: 79 et 91). D’où l’affirmation suivante de Silverman: “To the end Marie remained Gyp’s rival –and her double” (Silverman, 1995: 192).

tiellement avec celle que l’auteure a voulu nous léguer d’elle-même dans ses souvenirs, ainsi qu’avec celle que ses contemporains nous ont transmis de la romancière. C’est ce que nous tâcherons d’analyser dans nos conclusions.

5. Conclusions

Une fois analysées les différentes représentations de Gyp il faut encore se demander en quoi elles diffèrent et pourquoi.

D’une part, force est de le reconnaître, l’image que l’auteure fournit d’elle-même dans ses *Souvenirs d’une petite fille* a un je-ne-sais-quoi d’invraisemblable. On se demande pourquoi ces mémoires éveillent chez nous cette impression alors que Gyp se vantait toujours de dire la vérité. Certes, dans ses souvenirs l’auteure ne ment pas sur les événements de sa vie. Même s’il y avait des imprécisions ou des erreurs dans les données qu’elle fournit, ce ne serait ni cherché ni voulu. Alors? Alors cette impression découle, à notre avis, de l’approche de l’écrivaine. Elle ne fouille pas dans ses sentiments, elle ne recherche pas dans ses émotions, et dans ce sens elle nous dit vraiment peu de chose sur la vraie Sibylle Gabrielle de Mirabeau. C’est qu’en fait il nous semble qu’il n’y aucune volonté réelle de la part de Gyp de parler d’elle-même, de son vrai “moi”, ni de présenter les véritables conflits de sa vie intérieure, ou dévoiler sa pensée intime. On a beau chercher dans ses souvenirs, on n’y trouvera rien de tout cela. Une suite charmante de tableaux plus ou moins sympathiques, égaillés par de nombreux dialogues, l’ironie railleuse, l’humour léger, parfois mordant, c’est vrai... A quoi cela ressemble-t-il? Sans doute à ces romans, et notamment à ceux qui avaient eu le plus de succès: donc, pas de propos sur ses convictions extrêmes, ni sur son idéologie outrageuse.

Voilà pourquoi il nous semble que dans ses souvenirs l’image de Gyp ressemble surtout à celle d’un personnage de fiction, une héroïne de roman, non pas parce ce que l’écrivaine invente les épisodes ou les anecdotes de sa vie, mais plutôt par la façon de les présenter. Il est facile de retrouver dans ses mémoires les mêmes traits, les mêmes interactions, voire les mêmes répliques qu’elle se plaît à étaler le long de ses ouvrages. Ayant consacré sa vie à l’écriture, il ne pouvait être autrement. Elle s’assurait le succès de sa réception et, en conséquence aussi, les revenus dont elle avait tant besoin. Après tout, ces souvenirs sont rédigés par une professionnelle des lettres, qui connaissait parfaitement le goût de son public et qui avait un urgent besoin d’argent.

Au demeurant, c’est aussi le portrait d’une nostalgique, d’une dame qui rêve de son enfance perdue, qui la regrette et la chérit. L’image en frontispice de la petite Gyp à six ans en est la preuve. Toutefois, il est certain que la vision qu’elle nous offre des moments les plus marquants de sa vie nous aide à comprendre la personnalité qu’elle a développée par la suite, la fermeté et la fierté de ses convictions, l’attitude de défi, l’engagement politique ainsi que son insatiable appétit belliqueux et polémique.

D'autre part, les contemporains de Gyp offrent une image de l'écrivaine qui découle souvent du degré de sympathie ou d'amitié qu'ils lui portent. Les plus vives critiques lui seront adressées par ceux qui ne partagent pas ses convictions idéologiques. Certains, tout en louant son talent et son esprit frondeur, lui feront voir l'absurdité de sa lutte idéologique, de ses convictions extrêmes. "Il n'y a guère que la passion politique qui ait profondément troublé sa claire vision des choses", se lamentera Corpechot (1932: 439). Toutefois, la plupart de ses contemporains offre un portrait sympathique de cette femme qu'ils considèrent exceptionnelle, non seulement pour son talent littéraire, vanté avec profusion, mais aussi pour son indéniable personnalité. Il est aussi intéressant de noter que leurs appréciations sur le physique de l'écrivaine s'opposent à la perception que Gyp avait d'elle-même, ou plutôt ressemblent à ce qu'elle avait toujours souhaité. Ils insistent en général sur sa féminine, voire même voluptueuse distinction, et sur sa physionomie agréable et jolie.

De leur côté, les trois biographies de Gyp choisies pour notre étude sont toutes récentes. De ce fait, les biographes ont dû faire un effort considérable pour plonger dans la réalité et l'ambiance d'un temps révolu, afin d'être à même de comprendre les vicissitudes d'une vie riche en péripéties et en controverses. Tous les trois chercheront surtout à pénétrer dans l'âme contradictoire de l'écrivaine. Ils réussissent à le faire sans doute, et le font avec intelligence et sensibilité, bien que dans des styles très différents. Celui de Ferlin s'accorde magistralement au sentir de l'écrivaine dans son rythme vital. Celui de Brabois est plus pragmatique. Il présente les faits avec aménité tout en fouillant dans les raisons qui soutendent l'agir de l'écrivaine. Celui de Silverman, qui essaie de tout aborder, de tout embrasser dans sa biographie, ne pouvait que devenir une lecture aride. Il s'agit, toutefois, d'un ouvrage de référence incontournable pour la qualité de sa recherche. Cependant, dans l'image que ces biographes nous offrent de Gyp l'on retrouve aussi parfois l'ombre de notre propre perception épocale, malgré leurs efforts pour s'en débarrasser. Il n'en pouvait être autrement. Le regard que nous portons sur le passé se dérobe difficilement de notre vision du présent. Ferlin, par exemple, se sent obligée de justifier son intérêt pour l'écrivaine en annonçant dans son "Avertissement au lecteur" qu'elle va s'occuper d'une femme dont elle "condamne avec vigueur les opinions politiques", mais dont elle "admire l'acharnement à essayer de mener sa vie comme elle l'entendait". De son côté, les allusions de Silverman à une sexualité en conflit chez l'auteure, qui dans son adolescence se verrait "comme une sorte de transsexuel, un homme attrapé dans un corps de femme", nous semblent en quelque sorte dépasser le temps de Gyp pour se placer dans notre propre perception épocale.

Sans doute, le meilleur portrait de l'auteure serait celui que les lecteurs peuvent tirer de son œuvre, de ses écrits, qui la définissent tout aussi bien et parfois mieux que ses propres *Souvenirs*, du moment que Gyp peut faire surface dans une autre vie, une autre réalité: la réalité romancée de ses personnages de fiction. Ainsi dans ses romans l'écrivaine peut se représenter telle qu'elle est ou telle qu'elle aurait voulu être. Elle peut aussi se dévouer à son

aise... Mais il s'agit là d'une autre histoire. Nous offrons l'étude de l'image romancée de Gyp dans une autre occasion³⁵. À présent, il nous faut terminer. On le fait en reprenant les deux petits mots accolés souvent à la fin de ses écrits périodiques: *À suivre*.

Références bibliographiques

- BETHLÉEM, abbé Louis. 1914 (6^e éd.). *Romans à lire et romans à proscrire*. Romans-Revue, Lille. <<http://archive.org/details/romanslireetro00bethuoft>>
- BOURCET, Marguerite. juillet-août-septembre 1932. "Deux cycles de romans. Paul Bourget et Gyp" in *Études*, 69^e année, tome 212, 525-547.
- BRABOIS, Olivier de. 2003 (Prix Barrès 2002). *Gyp. Comtesse de Mirabeau-Martel (1849-1932). Pasionaria nationaliste, homme de lettres et femme du monde*. Paris, Publibook.
- BRISSON, Adolphe. 28 juin 1896. "Les derniers livres de Gyp" in *Les Annales politiques et littéraires*, n° 679, 14^e année (1^{er} semestre), 411-412.
- BITTARD, A. L. 30 juin 1932. "Gyp" in *L'Homme Libre*, n° 5821, 20^e année, 1.
- CORPECHOT, Lucien. juillet-août 1932. "Le souvenir de Gyp" in *La Revue de Paris*, 39^e année, tome quatrième, 434-441.
- FERLIN, Patricia. 1999. *Gyp. Portrait fin de siècle (1842-1932)*. Paris, INDIGO & Côté-femmes éditions.
- FRANCE, Anatole. 1890. "La sagesse de Gyp" in *La vie littéraire*, deuxième série. Paris, Calmann-Lévy Éditeurs, 237-251.
- FRANCE, Anatole. 30 mai 1891. "Gyp, *Passionnette*" in *L'Univers illustré*, n° 1888, 34^e année, 262-263.
- FRANCE, Anatole. 31 mars 1894. "Gyp: *Le 13^e*" in *L'Univers illustré*, n° 2036, 37^e année, 195.
- GÉRÔME. 21 septembre 1889. "Gyp et la *Revue des Deux Mondes: Mademoiselle Ève*" in *L'Univers illustré*, n° 1800, 32^e année, 595.
- GYP. 30 mars 1927. *Au temps des cheveux... et des chevaux* in *Les Annales politiques et littéraires*, n° 2283, 325-329.
- GYP. 1927. *Souvenirs d'une petite fille* (Volume I) in *Revue des Deux Mondes*, Paris, XCVIII année, Septième période, tome 38^e: (première partie) 45-71, (deuxième partie) 362-384 et (troisième partie) 769-796; tome 39^e: (quatrième partie) 395-419 et (cinquième partie) 612-627.
- GYP. 1928. *Souvenirs d'une petite fille* (Volume II). Paris, Calmann-Lévy Éditeurs.
- GYP. juillet-août 1931. "La joyeuse enfance de la Troisième République (Souvenirs)" in *La Revue de Paris*, Trente-huitième année, Tome quatrième, 35-52.
- PARISOT, Robert. 1930. "Gyp, *Souvenirs d'une petite fille*" in *Annales de l'Est*, 44^e année, 292-293.
- RAB (RABUSSON). 6 février 1892. "Chronique de la semaine: *Ces bons docteurs!*" in *L'Univers illustré*, n° 1924, 35^e année, 63.
- RABUSSON, Henry. 31 mars 1894. "Causerie littéraire: *Le 13^e*" in *L'Univers illustré*, n° 2036, 37^e année, 203.
- SILVERMAN, Willa Z. 1995. *The notorious life of Gyp. Right-wing anarchist in fin-de-siècle France*. New York-Oxford, Oxford University Press.
- WILLIA. 1^{er} août 1900. "Causerie" in *La jeune fille*, n° 22, 44^e année, 337-341.

35 Voir notre étude "Une image romancée de Gyp: Corysande d'Avesnes".